CONVENTION NATIONALE.

FÊTE A LA PUDEUR,

Proposée comme modèle pour les autres fêtes décadaires (1),

Par OPOIX, Représentant du peuple.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

TOUT le monde sent la nécessité d'établir promptement les fêtes décadaires; bien organisées, elles seront un nouveau lien qui réunira toutes les parties de la République & rapprochera tous les citoyens, telles

---

(1) Je ne crois pas que quels que soient les changemens qu'on puisse faire dans les fetes décadaires, on réforme celle à la pudeur. La *modestie* & la *décence* se trouvant nécessairement liées à la *pudeur*, comment ces vertus qui doivent se trouver par-tout, manqueroient-elles à nos fêtes nationales?

qu'ayent été leurs opinions. Pour cet effet, il faut dans ces jours consacrés au repos, ramener sans efforts à cette unité de culte, d'instruction & de plaisirs, qui fera de toute la France une même famille, & de tous les Français un peuple de frères.

On aura l'unité de culte, si celui qu'on propose est simple & grand comme l'auteur de toutes choses, si ce culte consiste uniquement dans un pur hommage à rendre à l'Etre-suprême. Il n'est pas douteux, d'après les lumières répandues & les progrès de la raison, que cette religion simple & vraie ne soit bientôt celle de tous les Français. En attendant, le mahométan, le juif, le catholique & le protestan s'y rencontreront sans surprise; car cette religion nationale n'en contrarie aucune : elle est la base de toutes les autres.

L'unité d'instruction; chaque décadi sera consacré à une vertu particulière : on la fera aimer, & on en conseillera la pratique. On fera en même temps quelques lectures utiles, comme celle des droits de l'homme, de la constitution, des lois, de quelques actions vertueuses, &c.

Il y aura unité de plaisirs, si on rend ces fêtes assez variées, assez intéressantes, assez amusantes pour déterminer les citoyens à venir y prendre part.

On se donnera bien de garde d'employer des moyens coactifs pour opérer ces réunions desirées. L'hommage à la divinité doit être libre; on s'instruit mal quand on est forcé de le faire, & le plaisir ne se commande pas : on n'en a plus quand on est forcé d'en prendre.

On attirera à ces fêtes, par une ordonnance bien entendue & toujours variée, par la curiosité, par la pompe du spectacle, & par l'intérêt particulier. Il faut intéresser jusqu'à l'amour propre, & même les passions. Il faut que l'instruction & le but moral ne semblent que secondaires; il faut frapper les yeux, parler à l'esprit.

& toucher le cœur : voilà le ſecret d'appeler à toutes les claſſes, tous les âges & tous les goûts.

Les opinions ſont fort partagées ſur ces fêtes ; on ne s'eſt encore arrêté qu'à des généralités. On a propoſé beaucoup de plans & de moyens très-différens pour parvenir au but ; mais perſonne n'a mis la main à l'œuvre, & nous n'avons aucune fête décadaire. J'oſe, après avoir tracé le plan de ces fêtes, en propoſer une pour exemple, & entrer dans les détails de l'exécution. Cette tâche expoſant plus à la critique, demande un certain courage pour la remplir. Mais la Convention m'en a fait un devoir en décrétant qu'elle deſiroit que ſes membres lui fiſſent part de leurs vues ſur cette matière auſſi neuve qu'importante. Peut-être trouvera-t-on que je ſuis quelquefois minutieux ; mais c'eſt l'inconvénient des détails. Qu'on ſe rappelle que nous n'avons rien ſur ces fêtes, & qu'une grande exécution tient ſouvent à de petits moyens.

Le point de réunion, pour ces fêtes, ſera un édifice public ; dans les beaux jours ce pourroit être en plein air. Cet édifice public portera, ſi on veut, le nom de temple de la raiſon ; non qu'il faille entendre par-là que la raiſon en eſt la divinité, mais que c'eſt le lieu où ſe réunit un peuple qui a pris la raiſon pour guide. Je ne voudrois pas qu'on l'appelât le temple de l'Etre-ſuprême, 1°. parce qu'il ſeroit conſacré à d'autres uſages qu'à celui d'honorer la divinité ; 2°. parce que, pour donner de la divinité une grande & juſte idée, il ne faut pas donner lieu de croire qu'elle eſt renfermée ſpécialement dans un monceau de pierres, & que ſon temple eſt bâti par la main des hommes. Son temple, c'eſt l'univers. Plus ſimplement encore, donnons à cet édifice public le nom de *maiſon des fêtes décadaires.*

Dans cet édifice on n'y verroit aucune image de la divinité. Sous quelle forme peut-on la repréſenter aux

yeux qui ne ſoit fauſſe, abſurde & ridicule. Il y auroit au milieu du temple, & dans l'endroit le plus apparent & pour fixer la vue, la ſtatue de la ſageſſe : d'une main, elle montreroit le ciel; de l'autre, elle tiendroit une couronne d'étoiles, pour nous faire voir que la ſageſſe vient du ciel.

Les autorités conſtituées, les ſociétés populaires, la garde nationale, les pères, les mères, les enfans, les jeunes gens des deux ſexes, les vieillards, les artiſtes, muſiciens & autres, auroient à ces fêtes des places déſignées exactement. Je ne peux croire que le concours des citoyens ne ſoit ordinairement très-nombreux; car chaque décadi étant conſacré à une vertu particulière, qui eſt-ce qui manqueroit volontairement d'aſſiſter, par exemple, à la fête de l'Humanité, de la Piété filiale, de la Pudeur, &c. ?

Pour ordonner ces fêtes, en régler la marche & en ſuivre l'exécution, le conſeil général de chaque commune nommera un nombre indéterminé de gens de goût & d'artiſtes intelligens. Le conſeil de la commune déſignera encore celui ou ceux qui doivent prononcer le diſcours analogue à la fête, & faire les lectures convenues. Le diſcours ſera le même pour toute la République, ou au moins il ſera le canevas duquel l'orateur ne pourra s'écarter. On ne permettra à aucun citoyen de parler d'abondance du cœur, ni de rien dire & lire dans ces fêtes que ce qui aura été nommément ordonné par le Corps Législatif.

Chaque commune, à raiſon de ces fêtes, ſera diviſée par quartiers. Chaque quartier fournira, à ſon tour, les fleurs & les feuillages, &c. que la ſaiſon permettra & qui ſeront jugés néceſſaires à la pompe de la fête. Chaque quartier en tour ſera particulièrement tenu de ſe trouver à la fête où il auroit ſa place déſignée, & à contribuer à la rendre plus brillante ſans être plus

coûteuſe, d'où naîtroit une ſorte d'émulation entre les quartiers, & qui rendroit ces fêtes toujours intéreſſantes.

Je vais entrer dans le détail d'une de ces fêtes. Je prends pour exemple la fête deſtinée à honorer la pudeur, que je place un décadi de floréal. Je paſſe rapidement ſur l'ordre & la marche avant d'arriver à la maiſon des fêtes. Sans doute le cortège partira de la maiſon commune. Un détachement de la garde nationale, en belle tenue, ouvrira la marche; enſuite des citoyens portant cette inſcription : *Avant tout, l'Etre ſuprême.* Autres citoyens portant cette inſcription : *Droits de l'homme*; autres avec cette inſcription : *Conſtitution Françoiſe.* Quatre jeunes citoyens marchant de front, portant ces inſcriptions : *Liberté, égalité, mort aux tyrans, vivent les Républiques.* Jeunes filles & jeunes garçons ſoutenant cette inſcription : *A la pudeur.* Jeunes filles de ſeize ans & au-deſſous, vêtues de blanc, le front demi voilé, & une couronne de roſe ſur la tête. Enſuite les autorités conſtituées, les artiſtes, muſiciens, &c. &c.

Lorſqu'on ſera arrivé à la maiſon des fêtes, on chantera une prière à l'Être ſuprême, ou *Pater* républicain. Voici celle que je propoſe. Un ſtyle ſimple m'a paru la plus convenable.

PRIÈRE A L'ÊTRE SUPRÊME.

Dieu puiſſant, qui vois en bon père
Nos foibleſſes & nos erreurs :
Reçois l'hommage de nos cœurs,
Écoute notre humble prière.

Jette un œil de ſérénité
Sur le pauvre dans ſa détreſſe;
Donne à nos ames la ſageſſe,
A nos chants la fertilité.

Fais de nous un peuple de frères,
Rends-nous & bons fils & bons pères,
Bons époux & bons citoyens:
Fais-nous préférer à la vie
Cette liberté si chérie,
Le premier, le plus grand des biens.

Dieu puissant, qui vois en bon père
Nos foiblesses & nos erreurs :
Reçois l'hommage de nos cœurs,
Écoute notre humble prière.

Après cette prière, dont la musique comme les paroles seroient à la portée de tout le monde, on pourroit chanter l'hymne à l'Être suprême, de Desforges.

Les préposés à la police de la fête veilleront à ce qu'il règne par-tout le plus d'ensemble, la plus grande décence, & un recueillement religieux.

Après la prière à l'Etre suprême, un orateur lira un discours relatif à la pudeur. Peut-être celui que je vais donner paroîtra-t-il remplir les vues; il pourra au moins servir de canevas.

DISCOURS

Pour la Fête de la Pudeur.

Citoyens, dans ce jour consacré à la pudeur, nous allons nous entretenir de ce sentiment naturel si nécessaire dans tous les gouvernemens, & sur-tout indispensable au soutien des Républiques.

Tout le monde entend ce que veut dire ce mot *pudeur*; mais lorsqu'on veut définir ce que c'est, on sent qu'il n'est pas possible de le faire d'une manière satisfaisante. Pourquoi cela? c'est que la pudeur est un

fentiment, & que nos fenfations font ce que nous connoiffons le mieux, & ce que nous avons le plus de peine à rendre. Mais nous nous entendons quand nous prononçons ce mot *pudeur*, & cela nous fuffit. Effayons d'en offrir quelques tableaux intéreffans, & tâchons furtout de la faire aimer.

La pudeur eft un préfent de la nature; elle embellit tout, même la laideur. Dans les femmes, c'eft une grace touchante que l'art ne peut donner; c'eft une délicieufe & puiffante émotion qui charme l'homme fenfible, & rappelle l'audacieux au refpect.

La pudeur couvre le front de la jeuneffe d'une aimable rougeur qui lui fied mieux que toutes les parures. Elle eft de tous les âges, elle fupplée à la beauté, elle en tient lieu & lui furvit, elle intéreffe même davantage & attache plus fortement. Une femme en perdant la pudeur perd ordinairement celui qu'elle aime & qu'elle croyoit fixer davantage.

Ce fentiment pris dans fon origine, s'altère dans la fociété; la fageffe ou les vices du gouvernement, la bonne ou mauvaife éducation le perfectionnent ou le détériorent: une fois perdu il ne fe reproduit plus.

On peut toujours ramener celui qui a confervé quelque pudeur; le retour de celui qui l'a perdue eft défefpéré.

Pour un peuple tout neuf & qui n'eft pas encore vicieux, tels qu'étoient les Spartiates, le manque de pudeur pouvoit avoir peu d'inconvéniens. Pour les peuples policés & luxueux, le défaut de pudeur eft le dernier degré de la corruption.

Le fentiment de la pudeur nous fait éprouver une forte d'embarras qui nous met mal à notre aife, & dont nous ne faurions nous rendre compte. Un mouvement involontaire nous fait fuir & nous détourne de ce qui fou-

vent a pour nous le plus d'attrait, nous le desirons & nous craignons de nous y livrer.

La pudeur est la sagesse & la sauve-garde des jeunes gens des deux sexes : des deux côtés, même desir & même besoin d'y satisfaire. Mais une honte, une timidité commune, au degré de force près, font que l'un attaque foiblement & l'autre oppose assez de résistance : un charme puissant les attire, une force secrète les repousse. C'est la nature qui opère à la fois ces deux mouvemens si différens : la nature est-elle pour cela en contradiction avec elle-même ? Non : c'est par les contraires qu'elle fait mieux aller à son but. Cette espèce de combat qu'éprouve la jeunesse des deux sexes, la retient plus long-temps dans certaines bornes que la nature ne veut pas qu'elle dépasse encore : par là elle prolonge ce doux commerce du cœur, prélude de celui des sens ; elle retarde ou rend plus rares des jouissances qui, trop précoces, ne rempliroient pas assez leur objet : plus différées elles en auront plus de prix, elles atteindront à cette intensité productrice qu'améneront quelques années de plus, & à cette maturité nécessaire à l'accomplissement de ses desseins régénérateurs.

La pudeur suit les femmes dans le sein du ménage ; c'est pour elles un feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre. Le bon exemple des mères est un miroir qui refléchit la pudeur sur la jeune famille.

Il est des femmes chez lesquelles le sentiment de la pudeur est péri le dernier. Il en est mille qui ont été au-devant de la mort, ou se la sont donnée pour ne pas survivre à la pudeur outragée ou en péril de l'être.

L'homme gagne aussi à conserver le sentiment de la pudeur ; il l'honore à ses propres yeux, en même temps qu'il lui concilie l'estime des autres.

L'homme, même corrompu, aime encore à trouver la pudeur ; mais c'est pour l'immoler. Elle a cependant

quelquefois fur lui un afcendant, une autorité qui l'étonne & le déconcerte : c'eft donc un fentiment bien précieux & bien puiffant que celui de la pudeur.

O jeunes gens ! ô hommes & femmes de tous les âges ! amans, époux, confervez, refpectez, chériffez la pudeur. Sachez ne pas tout voir, tout dire & tout entendre. Sans la pudeur il n'eft plus de charmes dans la vie privée, ni de délicateffe dans la fociété ; nous fommes ravalés au-deffous des brutes : car la nature a donné à beaucoup d'efpèces le fentiment de la pudeur. Sans elle, l'ennui & le dégoût, compagnons de la fatiété, fe traînent dans nos cercles & relâchent les liens de l'amour. Tout ce qui nous entoure n'a plus rien de flatteur ni de piquant. Les fleurs ont perdu leur fraîcheur & leur parfum, & le bouton même paroît flétri avant d'être éclos. Ainfi, fous nos tyrans couronnés, on voyoit ces rofes, qui auroient été l'honneur du parterre & que le zéphir auroit long temps carreflés fans les ternir, être décolorées en naiffant & moiffonnéees fans retour par les mains avides, dévorantes & dévaftatrices des fatyres..... Ces fatyres, c'étoient ces fatrapes infolens, fang-fues du peuple, vils complaifans des rois, infolens corrupteurs de l'innocence & ennemis de toute pudeur. Mais leur règne eft paffé : en les rejetant de fon fein, après avoir brifé l'idole, le corps politique n'aura bientôt plus que des républicains vertueux & des amis de la pudeur.

C'eft encore un effet de la pudeur que cet embarras que nous éprouvons quand on nous loue, lors même que nous le méritons : fe fouftraire aux applaudiffemens, c'eft en mériter d'autres ; on n'en eft plus digne quand on les recherche. Se donner des éloges à foi-même, c'eft fotte vanité ; les mendier ou les ufurper, c'eft le comble de l'impudeur.

Le légiflateur & le magiftrat doivent entretenir parmi

le peuple ce sentiment de la pudeur, la base qui est des gouvernemens.

Il doivent éloigner de la société ces êtres immoraux qui, par la publicité de leur inconduite, deviennent la honte d'un sexe & la perte de l'autre ; ou plutôt, il ne compteront que des filles modestes & de chastes mères de famille, si leur sagesse active & prévoyante a su écarter la cause des désordres en ce genre, & éloigner ce qui peut y donner occasion.

Ils ne doivent aussi ni permettre, ni tolérer ces expositions licentieuses, ces spectacles, ces discours qui peuvent alarmer la pudeur. Qu'ils donnent eux-mêmes l'exemple, en n'offrant rien que de décent dans les monumens nationaux exposés aux regards du peuple.

Voici une leçon de décence publique qu'a donnée une petite ville de la Grece, & qui devroit être imitée par toutes les Républiques.

On devoit élever sur la principale place une statue qui représentât la divinité protectrice de la République : deux sculpteurs concoururent à son exécution. Au jour indiqué, chacun présenta son ouvrage : un des deux emporta les suffrages & l'admiration, c'étoit un chef-d'œuvre; mais cette statue étoit nue : l'autre étoit bien inférieure en mérite ; une légère draperie en déroboit aux yeux quelques parties : eh bien ! que fit ce peuple aussi éclairé que sage, chez qui les vertus étoient aussi à l'ordre du jour, & dont la décence égaloit le bon goût ; il accorda le prix au chef-d'œuvre, mais ce fut la statue en partie voilée qui fut exposée sur la place aux regards du public.

Citoyens, que cette petite République soit la règle de notre conduite, & n'hésitons pas de prendre dans la Grèce des exemples de pudeur, comme nous en avons pris d'amour pour la liberté & de dévouement à la patrie.

Le discours fini, on chantera une hymne à la pudeur : voici celle que je propose.

Chaque ſtance ſera chantée par une ou deux voix & répétée enſuite par les aſſiſtans.

HYMNE
A LA PUDEUR.

Deſcends de la voûte azurée;
Ils ſont paſſés ces triſtes jours,
Où tu fuyois, toute éplorée,
L'air qu'on reſpire près des cours.

Aſſez des ames criminelles,
Dans ces ſéjours ſouillés d'horreurs,
Ont, de tes roſes immortelles,
Profané les naïves couleurs.

La France, enfin regénérée,
Bannit le vice & les tyrans :
Déja du règne heureux d'Aſtrée
Nous contemplons les fruits naiſſans.

Pudeur ! fille de la nature !
Bientôt ta timide rougeur
Sera la plus belle parure,
Et le fard du ſexe enchanteur.

Ah ! ſans ceſſe de l'innocence
Colore le front ingénu ;
Accompagne l'adoleſcence,
Et couvre ſon ſein demi-nu.

Inſpire à la nouvelle épouſe
Ces refus ſi vains & ſi doux,
Quand mollement elle repouſſe
Les careſſes d'un jeune époux.

Que ſa réſiſtance a de charmes
Auprès de l'amant délicat !
Elle cède, elle rend les armes ;
Mais elle a l'honneur du combat.

Chaſtes époux, à l'œil vulgaire
Dérobez vos ardens déſirs. :
Que le ſilence & le myſtère
Prêtent leur ombre à vos plaiſirs.

Entre ſon époux & ſon père
Pénélope doit prononcer :
C'eſt ſon époux qu'elle préfère ;
Mais comment oſer l'avouer ?

Un voile a couvert ſon viſage,
Il dérobe aux yeux ſa rougeur :
Son père comprend ce langage,
Il voit que l'amour eſt vainqueur.

Pour que ce trait ſerve d'exemple,
Quoiqu'il coûte cher à ſon cœur,
Icare fait bâtir un temple,
Et le conſacre à la pudeur.

L'infame Tarquin, par un crime,
De Lucrèce a ravi l'honneur ;
Lucrèce, innocente victime,
Se plonge un poignard dans le cœur.

En tombant, Lucrèce expirante
Craint de s'offrir indécemment,
Autour d'elle ſa main mourante
Cherche à ſerrer ſon vêtement.

Ainſi, ſa pudeur vit encore
Quand elle-même ne vit plus;
Et ſa mort pour Rome eſt l'aurore
du nouveau règne des vertus.

Sur la tombe de Virginie
Avec Paul répandons des pleurs:
La pudeur lui coûta la vie,
Et de tous deux fit les malheurs.

De la mort qui s'offre à ſa vue
Elle peut braver la fureur,
Mais il faudroit ſe livrer nue
Dans les bras d'un libérateur.

Elle alloit embraſſer ſa mère,
Et l'amour eſt là qui l'attend.
O pudeur! elle te préfère
A la nature, à ſon amant.

Filles, conſervez la mémoire
De ſon ſublime dévouement;
Et quand vous lirez ſon hiſtoire,
Dites : j'en aurois fait autant.

Vous, par qui la toile s'anime
Et le marbre paroît ſentir,
Aux travaux de votre ſublime
Que la pudeur puiſſe applaudir !

Non, de la palme du génie,
Non, vous n'obtiendrez l'honneur;
L'homme de bien vous le denie,
Si vous effrayez la pudeur.

Par-tout prefcrivez la décence,
Légiflateurs & magiftrats,
L'immodeftie & l'impudence
Sont la ruine des états.

Les bonnes mœurs, des Républiques
font le foutien, font le bonheur.
Parmi nos vertus domeftiques,
O Français! comptons la pudeur.

Que dans le fein de nos ménages,
Soit un autel en fon honneur.
Tous les fexes & tous les âges
Doivent un culte à la pudeur.

Quand l'hymne fera finie, on fera les lectures intéreffantes qui auront été arrêtées. On rapportera quelques traits de patriotifme & de vertus; on décernera des prix s'ils fe font paffés dans la commune. On terminera par chanter les chanfons patriotiques connues.

La jeuneffe, dans la journée, s'exercera à des jeux à des exercices militaires & la danfe. Dans les communes qui ne font pas très-populeufes, on ne permettra pas de danfes particulières ces jours de fêtes. Dans ces jours tout n'a qu'un centre, & les plaifirs doivent fe prendre en commun.

Les citoyens font invités à choifir ces jours de fêtes pour fe voir fraternellement en repas.

Dans les très grandes communes, on devra beaucoup ajouter à ce plan. Les petites communes s'en approcheront le plus qu'elles pourront, & autant que leurs ressources le permettront. Mais par-tout les grandes dépenses doivent être proscriptes. Le grand point, c'est de rendre ces fêtes très-fréquentées, très-instructives, très-agréables, & tout cela avec de légers frais.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Nivôse, l'an III.